

Notre roman à l'étranger

René Garneau

Volume 7, numéro 6 (42), novembre–décembre 1965

Roman 1960-1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garneau, R. (1965). Notre roman à l'étranger. *Liberté*, 7(6), 475–478.

notre roman à l'étranger

Rappeler qu'aucun roman canadien-français n'a encore soulevé l'enthousiasme des lecteurs ou excité d'une façon spéciale l'intérêt des critiques à l'étranger n'implique rien de désagréable pour nos romanciers. Ce genre littéraire, comme tous les autres d'ailleurs, n'a jamais éveillé de réaction considérables au Canada même, dans les cercles susceptibles de se passionner pour ces phénomènes. Pourquoi réussirait-il à provoquer ailleurs une attention qu'il n'a pu susciter dans son milieu d'origine ? Il est donc logique et pas du tout décourageant que le destin du roman canadien-français à l'étranger soit aussi modeste qu'il l'est au Canada même.

Ceci dit, il est bon de rappeler qu'on s'y intéresse épisodiquement en France et dans les pays européens partiellement d'expression française avec autant de sympathie qu'à Montréal ou à Québec. Les perspectives critiques étant nécessairement différentes à l'étranger, ce qu'on cherche dans notre roman est parfois ce qui a le moins compté dans la conception et l'exécution de l'oeuvre. Souvent on y découvre le contraire de ce que l'auteur a voulu y mettre : par exemple un témoignage d'ensemble sur notre façon de vivre ou de sentir alors que le romancier avait braqué tous les feux de son talent sur l'unicité d'un cas, la particularité d'une histoire ou l'aspect exceptionnel d'un personnage. De ma connaissance, le seul de nos romanciers dont les intentions aient jamais coïncidé avec l'angle d'où la critique étrangère nous surveillait fut Roger Lemelin. Son petit monde, haut en couleurs canadiennes, présentait d'aussi près que possible, l'image de nous qu'on espérait découvrir.

Puisque c'est avant tout du destin de nos romans en France qu'il s'agit, il faut préciser d'abord que deux éléments leur ont manqué jusqu'ici pour susciter des commentaires qui ne fussent pas uniquement sociologiques mais véritablement critiques : une valeur de choc et un poids suffisamment important de différenciation vis-à-vis de la tradition romanesque. J'entends par valeur de choc celle qui par exemple a jailli des oeuvres des meilleurs romanciers américains depuis quarante ans et qui s'est acquis d'emblée et partout un droit de cité égal à celui des valeurs plus anciennes. Rien n'a été perdu de ce qui méritait d'être conservé du "roman à l'ancienne" mais on peut dire qu'à la suite de la fulguration, au ciel du roman, des grandes oeuvres américaines tout a été remis en question.

Valeurs de choc aussi que ces apports du Nouveau roman dont les romanciers traditionnels n'ont pas fini de se dépêtrer puisque même la critique la plus conformiste s'y réfère immanquablement, avec un sentiment qui s'apparente assez naïvement à la joie de la découverte, qu'il s'agisse d'un ouvrage de l'ancienne ou de la nouvelle formule. Le Nouveau roman n'a certainement pas encore produit de chefs-d'oeuvre mais déjà il fait date dans l'évolution du genre. Au train où vont les critiques même le moins susceptibles de s'engager de ce côté — P.-H. Simon, par exemple, dont les monuments hebdomadaires d'ennui reposent sur les cinq colonnes du *Monde* — le Nouveau roman deviendra bientôt la ligne de démarcation et de comparaison entre deux périodes du genre. Ainsi on dira peut-être : "Ce Goncourt parut quinze ans après Robbe-Grillet".

Trêve de prophétie. Nos romanciers ont été certes plus discrets que les Américains ou que les néo-romanciers. Ils n'ont rien découvert encore qui eût pu exciter l'intelligence critique des Européens et ils n'ont rien produit qui eût marqué, dans le fond ou la forme, une différence avec le déjà connu et éprouvé. Et ils en souffrent certainement sur le marché étranger, celui des lecteurs aussi bien que de la critique.

Pour ma part je ne leur reproche pas l'allure un peu trop régulière de leur démarche. Je crois que contrairement à ce qui s'est produit pour la poésie depuis Mallarmé, et surtout à compter de Valéry, rien de décisif, au jugement de l'histoire littéraire,

n'a encore été accompli dans le roman contemporain. La tradition a peut-être, dans ce genre, autant d'avenir que l'innovation.

Pour faire justement le point sur nos Canadiens il faut mettre en cause les meilleurs. Gabrielle Roy, Roger Lemelin, André Langevin, Gilles Marcotte, Robert Elie, Yves Thériault, Jean Simard et Jacques Godbout (bien que celui-ci se soit déjà placé à l'écart de notre tradition romanesque sans d'ailleurs être plus impressionnant pour cela) sont des novateurs au Canada mais ailleurs on ne peut les considérer que comme de bons continuateurs, ce qui n'est déjà pas si mal. Reconnaissons qu'ils ont l'immense mérite d'avoir imposé progressivement à la critique et aux lecteurs de l'Europe française une vue des choses canadiennes qui a sérieusement compromis l'image de ce Canada vertueux, facile et endormi dans la neige mise à la mode par ce montreur de marionnettes que fut Louis Hémon.

Bien entendu la figure nouvelle et exacte du Canada qui émerge de leurs oeuvres n'a pas le pouvoir de choc de cette image de l'Amérique que Faulkner et les autres Américains ont dressée sur les nouveaux horizons de leur pays. Et nos vertus et nos vices tels que nos romanciers en parlent n'ont rien de tellement différent des mêmes phénomènes psychologiques en Europe. Ce qui est nouveau dans l'apport de nos meilleurs romanciers c'est l'effort d'authenticité qu'il suppose. Leur réussite est donc morale autant que littéraire, ce qui est tout-à-fait dans l'ordre pour les écrivains d'un pays où les préoccupations morales ont autant d'ampleur. Sauf Godbout, aucun de ceux que j'ai nommés n'a voulu recourir à l'arme de choc qu'eussent été une brisure complète avec la tradition de l'ancien roman et l'enrôlement sous la bannière des nouvelles formules. Probablement, pensera-t-on, parce qu'aucun d'entre eux ne l'aurait pu. La reconnaissance de ses limites n'est pas, que je sache, en littérature, un signe d'infériorité.

Une fois compris que le roman canadien ne présente pas à l'étranger ces éléments de différenciation et cette valeur de choc qui ont fait le succès du roman américain, une fois reconnu qu'il s'est quand même assuré, dans une mesure satisfaisante, de l'intérêt des critiques et des lecteurs en Europe de langue française, il reste à déplorer la faute de stratégie littéraire dont nos

romanciers sont à la fois les responsables et les victimes et qui tient au caractère vraiment trop épisodique de leur production.

Peut-on s'étonner qu'en une quinzaine d'années quelques Lemelin, quelques Gabrielle Roy et deux ou trois Langevin n'aient pas réussi à faire le printemps littéraire du Canada à l'étranger ? Les romans passent vite, plus vite à valeur égale si ont peut ainsi parler, que les poèmes puisqu'on revient rarement aux premiers alors que la poésie moderne éveille des inquiétudes qui à leur tour ramènent inlassablement à la source. Il y a donc, pour le roman, à côté de l'exigence de qualité minima une exigence de quantité alors qu'une certaine poésie, resserrée autour de son noyau essentiel, arrive à durer comme un diamant.

Ceci revient à dire que la situation du roman canadien à l'étranger peut donc souffrir de l'imperfection naturelle du genre autant que de l'impuissance relative du romancier. Ce n'est pas la faute des nôtres si, au cours de son histoire, le roman n'a pas cessé d'hésiter entre la tragédie et l'épopée, s'il a balancé périodiquement entre les audaces de la psychologie et une stérile soumission au réel. Et voilà qu'aujourd'hui il vient de découvrir l'importance métaphysique de la "chose" et la valeur suprême du non-signifiant en attendant d'ailleurs l'inévitable et souhaitable retour vers les profondeurs de l'âme.

Il vaut donc mieux, comme les nôtres l'ont fait, persévérer dans le sens de ce qui s'accorde le mieux à leur talent et à leurs préoccupations. Ils sont sûrs — l'expérience de ces vingt dernières années à l'étranger le démontre — d'être rejoints par une certaine critique et de rejoindre une certaine audience. Et ainsi le bilan devrait rester positif.

RENÉ GARNEAU